

ne voulût pas même porter le blason des rois aragonais ; il conserva celui de ses aïeux ; ses descendants ne crurent pas devoir le changer. C'est de cette manière que les anciennes armes des comtes de Barcelone, données, dit-on, par Charles le Chauve à Wifred le Velu, devinrent et sont encore aujourd'hui celles de l'Aragon, qui porte d'or à quatre paux de gueules.

Jusqu'au 16 août 1147, jour de sa mort, Ramire le Moine conserva le titre de roi ; après lui, sa fille Pétronille fut reine d'Aragon ; mais la souveraineté fut réellement exercée par le comte de Barcelone.

Cette réunion dans la même main, de la Catalogne et de l'Aragon, rendit moins sensible la scission qui venait de s'opérer dans les États d'Alphonse le Batailleur, et permit de continuer avec avantage la guerre contre les musulmans. Au reste, la fortune de ces derniers était loin de s'améliorer. En Afrique, le sort des armes continuait à être contraire aux Almoravides. El-Mehedi était mort, mais Abd-el-Moumen, son successeur, avait à plusieurs reprises vaincu les troupes d'Aly-ben-Youssouf, et, dans le courant de l'année 528 (du 1^{er} novembre 1133 au 22 octobre 1134), il s'était fait proclamer Emir-al-Moumenim. En Espagne, l'incendie commençait aussi à s'allumer. Déjà une révolte contre les Almoravides avait éclaté à Cuenca : elle avait été promptement réprimée par Taschfyn ; mais Aly, pressé par les Almohades, venait de rappeler son fils auprès de lui. Il espérait que le courage et les talents dont celui-ci avait fait preuve en Espagne parviendraient à rétablir ses affaires. Dans le courant de 1138, Taschfyn repassa donc en Afrique, emmenant avec lui les meilleures troupes des Almoravides, et un corps de chrétiens mozarabes ; qu'il regardait comme l'élite de son armée. Il laissa le commandement du pays à Abu-Zacari-Yahia-ben-Gania. C'était un brave capitaine ; mais il ne lui restait que des forces insuffisantes pour maintenir l'ordre dans un pays où, de tous côtés, les esprits s'a-

gitaient. Ce fut dans l'Algarbe que la première révolte éclata. Un Maure du nom d'Ahmet-ben-Husseïn-ben-Quosay se mit à prêcher cette doctrine d'Al-Gazali, proscrite par les Almoravides. Il eut bientôt réuni une troupe nombreuse de partisans ; parmi lesquels se trouvaient quelques-uns des principaux personnages de la province, Mohammed-ben-Omar, jeune homme de la première noblesse de Silves ; et Abu-Mohammed-Sidi-Rai, fils du gouverneur de Jabura. Il ne se borna pas à des prédications, et pour faire prévaloir ses doctrines il eut, de même que Mehedi, recours à la voie des armes. Le 2 de safar 539 (4 août 1144), il s'empara de Mertola, place forte sur la rive gauche de la Guadiana ; il se rendit encore maître de Beja, de Libla, et de plusieurs autres villes de ces contrées ; ses partisans poussèrent même leurs courses jusqu'aux portes de Séville, et s'emparèrent de Triana. A la nouvelle de cette levée de boucliers, Abu-Zacaria-ben-Gania, qui se tenait à Cordoue, partit aussitôt de cette ville pour châtier les rebelles. A son approche, ils se retirèrent précipitamment ; néanmoins Ben-Gania fit si grande diligence qu'il parvint à les rejoindre et qu'il les mit en déroute ; mais cette victoire lui fut de peu de profit, car les restes de l'armée vaincue se jetèrent dans la ville de Libla dont il fut obligé de faire le siège. Les disciples de Ben-Quosay s'y défendirent avec beaucoup d'intrépidité. Il y avait déjà trois mois que Ben-Gania était devant cette place, quand il apprit que le peuple de Cordoue s'était soulevé contre les Almoravides. Après avoir poignardé le cadî, il avait proclamé pour émîr Abu-Giâfar-Hamdain-ben-Mohammed-ben-Hamdain (*) ; presque au même moment, Ben-Gania apprit la nouvelle de la révolte de Valence. Le gouverneur de cette ville était son propre neveu Abd-Allah, fils de son frère Mohammed-ben-Gania. Le soir du mercredi 18 ramadan 539

(*) C'est celui dont Ferreras transforme le nom en celui de Ben-Fandi.

(mardi 13 mars 1145) (*), il avait été forcé de fuir de la ville en toute diligence et de se réfugier à Xativa, où il n'était arrivé que le matin.

Zacharia-ben-Gania reçut aussi la nouvelle des soulèvements de Murcie, d'Almería, de Malaga. Dans cette dernière ville, les habitants avaient forcé les Almoravides à se retirer dans la forteresse où ils les tenaient étroitement assiégés. D'une extrémité à l'autre de l'Espagne musulmane, les populations se soulevaient. Zacharia-ben-Gania jugeant dès lors que ce pays était perdu pour les Almoravides, voulut préparer aux siens un lieu de refuge. Il écrivit à son frère, qui gouvernait à Séville, de réunir toutes les troupes almoravides qu'il commandait, et de passer avec elles à Majorque, afin de s'assurer des îles Baléares. Le départ des Almoravides fut à Séville et dans les environs le signal du soulèvement. Abd-Allah-ben-Maymon s'y fit proclamer émir. Les révoltés d'Almería avaient élu pour leur souverain Mohammed-ben-Bardanis. Ceux de Valence avaient nommé Abd-el-Melech Merwan-ben-Abd-el-Azis. De même qu'à la chute des Omniades, chaque ville, chaque bourgade se choisissait un souverain, dont le règne quelquefois ne durait qu'une semaine. A Cordoue, un parti s'était formé en faveur de Seïf-al-Dawlah, ce descendant des Beni-Hud de Saragosse, à qui l'empereur Alphonse avait donné des terres sur les confins du royaume de Tolède, et qui s'était reconnu son vassal. Il y avait seulement quatorze jours que Ben-Hamdain avait été élu, lorsqu'il fut chassé de la ville et que Seïf-al-Dawlah fut proclamé à sa place. Ce dernier entra dans Cordoue aux acclamations de la populace, qui lui donna

(*) Le jour chrétien se compte à partir de minuit, tandis que le jour musulman commence quand le soleil a disparu sous l'horizon. La soirée du mardi 13 mars 1145 n'était déjà plus le mardi pour les musulmans; le mercredi avait commencé pour eux au moment où le soleil s'était couché. (Voir la note des pages 210, 211, 212.)

le surnom de Al-Mostansir-Bi'llah (*) (celui qui demande le secours de Dieu). Mais telle était l'inconstance de ce peuple, qu'au bout de huit jours il était déjà fatigué de son nouveau souverain. Un grand nombre de villes se déclaraient en faveur de Seïf-al-Dawlah. Pour profiter de leurs bonnes dispositions, il avait été forcé de sortir de Cordoue. Pendant son absence, le peuple avait massacré son lieutenant, et Hamdain était rentré dans la ville le 10 dsuhassia 539 (3 juin 1145), douze jours après en être sorti. Hamdain avait encore été proclamé à Ronda, à Xerez, à Medina-Sidonia et à Grenade.

Abd-el-Azis, celui que les Valenciens avaient choisi pour chef, avait réuni sous son autorité Alicante, Xucar, Liria, Murviedro; il avait été, à la tête des forces de Valence, assiéger Xativa, où s'était réfugié l'ancien gouverneur almoravide Abd-Allah-ben-Mohammed-ben-Gania. Après une longue résistance, la ville avait fini par se rendre, et en safar 540 (du 24 juillet au 22 août 1145), Abd-el-Azis était rentré à Valence chargé de dépouilles; mais le 25 sjumada prior de l'année 540 (13 novembre 1145), lorsqu'il ne commandait encore que depuis huit mois, le peuple se souleva, le chassa, et mit à sa place Ben-Ayad.

Quosay continuait à dominer dans l'Algarbe. Zacharia-ben-Gania, à la tête des Almoravides, tenait la campagne, et conservait encore une grande partie des places situées dans les environs de Séville. Quant à Seïf-al-Dawlah, il possédait Murcie, Malaga, Jaen, Ubuda, Baeza, Andujar. Tous ces petits chefs, animés d'une haine réciproque, cherchaient mutuellement à se détruire. Ils se faisaient la guerre; mais la guerre n'était pas le seul moyen auquel ils eussent recours: le poignard et le poison leur venaient en aide. C'était dans toute l'Andalousie

(*) On rencontre souvent les surnoms de Mostain-Bi'llah et Mostansir-Bi'llah, qui ont presque la même signification. *Ain* veut dire aide, *nasir* signifie secours.

un désordre affreux, une anarchie sans exemple. Les garnisons almoravides, qui, dans beaucoup de villes, étaient restées maîtresses des citadelles, livraient aux habitants qui les tenaient assiégées, des combats de tous les jours. A Grenade, le peuple, fatigué de la résistance que lui opposaient les lamtounes réfugiés dans la forteresse de l'Alhambra, et pensant que pour terminer cette guerre il fallait un autre chef que celui qui avait été proclamé, appela Seif-al-Dawlah, qui s'empressa d'accourir. Mais le jour même de son arrivée il faillit être empoisonné par le cadî de la ville, qui voulait signaler de cette manière sa fidélité au parti d'Hamdain. Cette trahison n'effraya pas Seif-al-Dawlah; il attaqua courageusement les Almoravides; mais son fils Amad-Dawlah fut tué dans un des combats qu'il leur livra. Enfin, rebuté par un mois d'attaques inutiles, il se retira à Jaen. Seif-al-Dawlah se flattait de l'espoir qu'avec le secours de l'empereur Alphonse, dont il s'était reconnu le vassal, il parviendrait facilement à soumettre toutes les villes de l'Espagne musulmane. Il avait donc réclamé l'assistance de ce souverain, qui lui avait envoyé des troupes sous la conduite des comtes Manrique et Armengol d'Urgel; mais ces auxiliaires se conduisirent en maîtres plutôt qu'en alliés. La mésintelligence ne tarda pas à se mettre entre le prince musulman et ses protecteurs. Les querelles devinrent bientôt si violentes, qu'on se défit et qu'on en vint aux mains. Les Castillans livrèrent bataille à leurs alliés; Seif-al-Dawlah fut fait prisonnier et mené au camp des chrétiens. Là une dispute s'éleva entre quelques soldats, pour savoir à qui le prisonnier appartiendrait: ils se battirent, et, au milieu de la rixe, ce malheureux prince tomba mortellement frappé. Cet événement arriva le 20 sâban 540 (5 février 1146). Les écrivains arabes, auxquels Condé a emprunté les matériaux de son histoire, racontent les faits d'une manière différente. Suivant eux, les chrétiens, empressés de se mêler aux dissensions qui

déchiraient l'Andalousie, avaient abandonné le parti d'un vassal qui ne réclamait pas leurs secours, et ils s'étaient déclarés les protecteurs de Tograi, al-cayde de Cuenca. Ils étaient entrés avec lui dans le royaume de Murcie, qu'ils prétendaient enlever à Seif-al-Dawlah. Celui-ci ayant joint ses troupes à celles de Ben-Ayad de Valence, avait marché au-devant des Castillans. Il les avait rencontrés dans les plaines d'Albacete, non loin de Chinchilla, leur avait livré bataille, et, frappé d'un coup de lance en combattant au premier rang, il était mort des suites de sa blessure dans la nuit qui avait suivi sa défaite.

Pendant que ces faits se passaient dans l'Andalousie, des événements plus importants encore avaient lieu dans l'Algarbe. Ben-Quosay était parvenu à se rendre maître de presque toute cette province; mais ses premiers compagnons, Mohammed-ben-Omar et Sid-Rai, mécontents de la part d'autorité qui leur avait été faite, s'étaient séparés de lui et lui faisaient la guerre. Quosay, vivement pressé par eux, et sachant combien la puissance des Almohades avait fait de progrès en Afrique, résolut de s'adresser à Abdel-Moumen, leur chef, pour l'engager à passer en Espagne. Il y avait sept années déjà que Taschfyn était retourné en Afrique. A son arrivée dans ce pays, il avait trouvé les affaires dans l'état le plus déplorable. Son courage n'avait pu les rétablir. Il avait été battu plusieurs fois par les Almohades, et le chagrin que le roi Aly avait éprouvé à la nouvelle de ces défaites avait été si profond, qu'il en était tombé malade et qu'il était mort dans le courant de resjeh 539 (du 28 décembre 1144 au 6 janvier 1145).

Taschfyn-ben-Aly avait hérité du trône de son père; mais il n'avait pu résister longtemps aux armes victorieuses d'Abd-el-Moumen. Assiégé dans la ville d'Oran, il était mort, disent quelques auteurs, dans une tour que les assiégeants étaient parvenus à incendier; suivant d'autres historiens, voyant que le siège traînait en lon-

gueur, Taschfyn avait formé le projet de se rendre en Espagne. Il avait profité de l'obscurité de la nuit pour sortir de la ville. Il avait suivi le bord de la mer, afin de gagner le port où il comptait s'embarquer. Mais soit qu'ayant l'esprit préoccupé il n'ait pas fait attention au chemin qu'il suivait, soit que l'obscurité de la nuit l'ait empêché d'apercevoir un ravin qui barrait sa route, il y roula avec son cheval, et le lendemain on y retrouva son cadavre. Dès que les Almoravides connurent la mort de leur prince, ils proclamèrent pour roi son fils Abu-Isak-Ibrahim. Mais ce jeune prince fut bientôt assiégé par Abd-el-Moumen dans la ville de Maroc. Les habitants ne tardèrent pas à être réduits à la plus affreuse famine; cependant ils se défendaient courageusement. Enfin, le 18 sjawal 541 (23 mars 1147); la ville fut prise, tous les habitants furent passés au fil de l'épée ou réduits en esclavage, et le dernier des souverains almoravides, Abu-Isak-Ibrahim, tomba sous le tranchant du glaive.

Ces derniers événements n'étaient pas encore accomplis, lorsque Ben-Quosay écrivit à Abd-el-Moumen, pour lui apprendre comment il avait enlevé la plus belle partie de l'Algarbe aux Almoravides, qu'il traitait d'hérétiques et de mauvais musulmans. Il l'engageait à venir établir sa souveraineté en Espagne. Le chef des Almohades lui répondit dans le courant de la seconde lune de rabia 540 (du 21 septembre au 20 octobre 1145), le nomma gouverneur de l'Algarbe, et aussitôt il se mit en mesure de passer dans la Péninsule. Il réunit promptement une armée de dix mille hommes de cavalerie et de vingt mille fantassins, en confia le commandement à Abu-Amrân-Muza-ben-Saïd. Ce fut le premier corps d'Almohades qui vint en Espagne. Il débarqua sur la côte d'Algeciras, dans le courant du mois de dsuhassia 540 (du 15 mai au 12 juin 1146).

DES QUATRE PARTIS PRINCIPAUX QUI SE PARTAGEAIENT L'ESPAGNE MUSULMANE. — ALLIANCE DE BEN-GANIA AVEC LES CHRÉTIENS. — PRISE DE CORDOUE PAR LES CHRÉTIENS. — PRISE DE SÉVILLE PAR LES ALMOHADES. — PRISE DE GALATRAVA ET D'ALMÉRIE PAR LES CHRÉTIENS. — LES ALMOHADES REPRENENT CORDOUE. — LE CORAN D'OTMAN EST ENVOYÉ AU CHEF DES ALMOHADES. — MORT DE ZACHARIA BEN-GANIA. — ALPHONSE VII ASSIÈGE DE NOUVEAU CORDOUE. — DES DIFFÉRENTES FEMMES DE L'EMPEREUR ALPHONSE. — PARTAGE DE SES ÉTATS. — LE PORTUGAL FORME UN ROYAUME SÉPARÉ. — MORT DU ROI GARCIA DE NAVARRE. — MORT DE L'EMPEREUR ALPHONSE. — LES ALMOHADES REPRENENT ALMÉRIE. — ILS PRENNENT GRENADE. — LES DERNIERS DÉBRIS DES ALMORAVIDES SE RETIRENT A MAYORQUE.

Les Almohades venaient former un nouveau parti au milieu des partis nombreux qui déjà se disputaient les dépouilles des Almoravides; mais ils ne purent pas, comme le vainqueur de Zalaca, signaler leur entrée dans la Péninsule par une victoire éclatante. Ils ne purent pas, comme l'avait fait Youssouf, se substituer immédiatement à tous les petits souverains qui s'étaient partagé le pays. Ils n'abattirent pas toutes les factions, seulement ils s'élevèrent un peu au-dessus des autres. Cependant, dès les premiers jours de leur arrivée, ils avaient vu Ben-Quosay et Sidi-Ray se joindre à eux. Algeciras s'était rendue après un siège de quelques jours; Xérès leur avait ouvert ses portes; Gibraltar avait suivi cet exemple. La partie occidentale de l'Espagne musulmane se trouvait donc en leur pouvoir; il n'en était pas de même dans la partie orientale. La mort de Seïf-al-Dawlah avait, à la vérité, fait disparaître la faction de ce chef; mais ses États s'étaient partagés entre la faction de Ben-Hamdain de Cordoue et celle de Ben-Ayad de Valence. Ce dernier, ayant été tué dans une expédition contre les chrétiens, avait été remplacé par Abu-Abd-Allah-Mohammed-ben-Saïd (*). Le qua-

(*) C'est celui que Ferreras appelle Mohamet-Aben-Zat, ou le roi Loup.

trième parti qui disputait la possession du pays était celui de Zacharia-ben-Gania. Il avait pour lui tout ce qui restait des Almoravides. Il occupait encore les environs de Séville et de Cordoue; mais il ne se sentait pas assez fort pour résister aux Almohades; il n'avait aucun secours à espérer de l'Afrique, où la puissance des Almoravides n'existait plus. Les chrétiens pouvaient seuls lui prêter un appui efficace: il réclama donc leur alliance. L'empereur Alphonse lui envoya des troupes, et ses guerriers, unis aux Almoravides, après avoir enlevé Andujar et Baëza, allèrent attaquer Cordoue qui était occupée par la faction de Ben-Hamdain. Pendant ce temps, les Almohades s'avançaient de leur côté: ils mettaient le siège devant Séville, en sorte que les deux villes les plus importantes de l'Andalousie se trouvèrent attaquées en même temps par deux armées qui, bien qu'ennemies l'une de l'autre et séparées seulement par une distance de vingt-deux lieues, ne cherchèrent pas à se livrer bataille et se laissèrent tranquillement achever les sièges qu'elles avaient entrepris. Les Almohades entrèrent dans Séville le 12 de sjaban 541 de l'hégire (17 janvier 1147); vers la fin du même mois, les chrétiens prirent Cordoue, et Raymond, archevêque de Tolède, consacra la mosquée au vrai Dieu; mais ce fut une prise de possession trop précipitée. Malgré le désir qu'éprouvait l'empereur de conserver cette ville, il n'y était entré que comme allié de Ben-Gania, et il ne pouvait sans perfidie dépouiller celui-là même qu'il était venu défendre. Il se retira donc après que Ben-Gania se fut reconnu son vassal et lui eût juré fidélité sur le Coran. C'est sans doute à l'occasion de ce serment que les historiens arabes ont dit que la copie du Coran, écrite de la main d'Othman, apportée à Cordoue par Abd-el-Rahman-El-Daghel, avait été profanée par les chrétiens. Alphonse ne conserva pas Cordoue; mais pour s'indemniser des frais de la guerre il garda Baëza, dont

la défense fut confiée au comte Manrique.

L'empereur ne borna pas là ses conquêtes. On se rappelle qu'il existait chez les musulmans d'Espagne une association de guerriers qui prenaient le nom de rabits (ermites) (*). Ils se consacraient à l'état des armes. Leurs seules occupations étaient de prier Dieu et de combattre les chrétiens. L'antique ville d'Oretum, qui a pris d'eux le nom de Calatrava (Calat-Rabit, la hauteur des Ermites), leur servait de principal retrait. C'est de là qu'ils partaient pour aller faire des courses dans le royaume de Tolède. L'empereur Alphonse s'empara de cette ville dans le courant de 1147. Après avoir délivré ses États des incursions de ces pirates de terre, il résolut de faire le siège d'Almería. Le port de cette ville servait de retraite à une foule de corsaires musulmans qui exerçaient des ravages continuels sur les côtes de la Catalogne, de la France et de l'Italie. Avec le concours de la Navarre et de l'Aragon, il alla placer son camp sous les murs de cette ville. Une flotte puissante, formée de vaisseaux fournis par le comte de Barcelone, par celui de Montpellier, par les républiques de Pise et de Gènes, vint bloquer Almería par mer. La ville, ainsi étroitement serrée de tous les côtés, se rendit le 17 octobre 1147 (20 sjumada prior 542 de l'hég.). Chaque année était signalée par quelque victoire des chrétiens. Le dernier jour de l'année 1148, le comte Ramon Berenger enleva Tortose aux musulmans. L'année suivante, il prit Lérida, et cette ville de Fraga rendue célèbre par la mort d'Alphonse le Batailleur.

Les Almohades, de leur côté, poursuivaient sans relâche ce qui restait des Almoravides. Ils avaient mis le siège devant Cordoue. Ben-Gania, vivement pressé, était sorti de la ville pour aller réclamer des secours de l'empereur Alphonse, dont il s'était reconnu le vassal. Il avait jusqu'à son retour laissé le commandement à l'un

(*) Voir fol. 220.

de ses lieutenants nommé Yahya-ben-Aasa. Celui-ci ne défendit la place que pendant peu de jours, et il capitula sous la condition que les Almoravides se retireraient librement à Carmona. Les Almohades entrèrent donc à Cordoue, et leur chef envoya en Afrique le Coran copié par Othman, comme le plus beau présent qu'il pût offrir à Abd-el-Moumen. Ce prince dépensa, dit-on, des sommes énormes pour le couvrir d'ornements. On le conservait dans une caisse de bois de senteur, recouverte de lames d'or. Des rubis, des émeraudes y formaient d'élégants dessins. Au milieu de chaque lame se trouvait un rubis taillé comme une fleur du tissilage, et de grandeur naturelle. La couverture du livre était d'une étoffe de soie verte, brochée d'or, semée d'émeraudes, de rubis et d'autres pierres d'une valeur inestimable. Le tout était enveloppé dans du drap d'or, brodé de perles fines. Les Omniades d'Espagne et les princes qui leur avaient succédé sur le trône de Cordoue s'étaient plu à décorer ce livre de tout ce qu'il y a de plus précieux. Lorsque Abd-el-Moumen allait à la guerre, ou lorsqu'il montait à cheval pour quelque grande cérémonie, il faisait porter cette chasse devant lui, sur une riche litière, aux côtés de laquelle on tenait quatre étendards.

Après cette conquête, les Almohades s'emparèrent de Carmona, puis ils entrèrent dans le royaume de Jaën. Zacharia-ben-Gania, ayant pour auxiliaire un corps de chevaliers chrétiens, commandés par le comte Maurique, marcha au-devant des Almohades. Son lieutenant Yahya-ben-Aasa, peut-être pour s'excuser de n'avoir pas mieux défendu Cordoue, vantait à toute occasion la valeur et l'adresse des guerriers almohades, et par ses paroles jetait le découragement dans l'armée. Ben-Gania, regardant comme une trahison ces éloges donnés à ses ennemis, tira son cimeterre, et d'un seul coup il lui abattit la tête. «Voilà, dit-il, ce que j'aurais dû faire au lieu de te confier la défense de Cordoue.» Après

plusieurs escarmouches, où l'avantage fut indécis, les armées se livrèrent bataille dans la campagne de Grenade, le vendredi 28 sjaban 543 (11 janvier 1149) (*). La victoire fut courageusement disputée; mais, dans le combat, Zacharia-ben-Gania tomba mortellement frappé de plusieurs coups de lance. Sa perte fut vivement sentie par toute son armée, car il était un brave capitaine; c'était lui qui avait gagné, contre Alphonse le Batailleur, la bataille de Fraga. Il fut en Espagne le dernier des généraux almoravides, car ceux qui prirent le commandement après lui méritent à peine d'être cités.

L'année suivante 1150, l'empereur Alphonse entra dans l'Andalousie, et, bien qu'il connût la mort de Ben-Gania son allié, il se déclara le protecteur de la cause des Almoravides. A la tête d'une nombreuse armée, il alla mettre le siège devant Cordoue. Néanmoins, il ne put entrer dans la ville, et, comme la mauvaise saison arrivait, il se retira en saccageant le pays. Il entra dans Jaën qu'il livra au pillage.

L'année même de cette expédition d'Alphonse contre les Almohades, le roi de Navarre, don Garcia, étant à la chasse, dans les environs de Lorca, le jeudi 21 novembre 1150, veille de la Sainte-Cécile, fit une chute de cheval dont il mourut. Il eut pour successeur son fils Sancho. Il laissait aussi deux filles; Marguerite qui fut mariée à Guillaume, roi de Sicile, surnommé le Mauvais; Blanche, dont l'union avec le fils aîné de l'empereur fut célébrée le 4 février suivant. L'empereur Alphonse avait été marié, en 1128, à doña Berenguela, sœur du comte de Barcelone, Ramon Berenger IV. Cette princesse était morte après vingt et un ans de mariage, laissant deux fils, Sancho et Ferdinand; elle avait eu d'autres enfants qui paraissent être morts en bas âge. Elle avait aussi deux filles; doña Sancha qui épousa, en 1153, le roi de Navarre Sancho. L'autre se nommait, suivant quelques auteurs:

(*) Suivant d'autres auteurs, le jeudi 10 sjaban 543 (24 décembre 1148).

Constance; suivant d'autres, Isabel ou Elisabeth, et probablement elle portait ces deux noms. En 1155, le roi de France, Louis le Jeune, ayant répudié sa femme Eléonore, qui ne lui avait pas donné d'enfants mâles, demanda la main de la seconde fille de l'empereur. Elle lui fut accordée, et, dans le cours de l'année suivante, Louis le Jeune fit avec sa femme un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. A son retour, il passa par Tolède, où son beau-père le reçut avec magnificence.

A cette époque, l'empereur Alphonse était remarié; il avait épousé doña Rica, fille de Ladislas II de Pologne. Il en avait une fille nommée Sanchia, qui dès sa naissance avait été fiancée au jeune fils de la reine Pétronille d'Aragon et du comte Ramon Berenger.

Avant de se remarier avec doña Rica, à une date que les historiens ne peuvent déterminer d'une manière bien certaine, l'empereur Alphonse avait fait entre ses deux fils le partage de ses États. L'aîné, Sancho, fut reconnu comme devant lui succéder dans les royaumes de Tolède, de Castille et de Biscaye. Ferdinand, le plus jeune, eut le royaume de Léon, la Galice et les Asturies.

On a peine à s'expliquer la persistance avec laquelle les abus se perpétuent. Il semble que les leçons de l'expérience n'auraient pas dû être perdues pour un prince aussi éclairé que l'était Alphonse VII, et qu'il aurait dû apprendre, par l'exemple de ses prédécesseurs, combien de semblables partages sont nuisibles à la puissance des États et au bonheur des peuples. Ce morcellement des États laissés par Alphonse le Brave devait paraître d'autant plus sensible, que déjà le Portugal s'en était séparé pour former un royaume indépendant. Cette partie de ses domaines avait été donnée par Alphonse le Brave, seulement à titre de comté relevant de sa couronne, à don Henri de Bourgogne, mari de sa fille Thérèse. Ce comte de Portugal était mort en 1112 à Astorga, où il avait été au secours de la reine Urraca,

attaquée par Alphonse le Batailleur. Son fils don Alphonse Enriguez profita des embarras qui accompagnèrent les commencements du règne d'Alphonse VII, pour se rendre indépendant. Il eut assez de bonheur pour repousser les troupes envoyées contre lui, et, lors d'une victoire qu'il remporta sur les musulmans, il fut salué par son armée du titre de roi (*).

Tant que l'empereur vécut, cette diminution de force ne fut pas sensible. Alphonse était à lui seul plus puissant que chacun des autres princes de la Péninsule; et, s'il avait de son vivant donné à ses fils le titre de rois de Léon et de Castille, il conserva seul en réalité la souveraineté de ces États. Il fit donc encore plusieurs incursions dans le pays des musulmans. En 1147, les Almohades ayant réuni un grand nombre de troupes, Alphonse de son côté rassembla son armée; il entra en Andalousie, livra bataille aux ennemis et les vainquit. Puis, se sentant sans doute atteint de la maladie qui devait l'enlever, il laissa une partie de l'armée à son fils Sancho, pour qu'il recueillît les fruits de la victoire, et, à la tête du reste des troupes, il se mit en marche pour rentrer en Castille. Près du port de Muradal, dans un lieu appelé Fresnada, il se trouva si mal qu'il s'arrêta sous un chêne et voulut qu'on y plantât sa tente. Après avoir reçu les derniers sacrements de la main de l'archevêque de Tolède qui l'accompagnait, il mourut le 21 août 1157, âgé de cinquante et un ans cinq mois et vingt et un jours. Il fut regretté de tous ses sujets; car, s'il gagna par sa bravoure le cœur de ses soldats, il mérita l'amour du peuple en faisant respecter les personnes et les

(*) Tout ce qui concerne le Portugal doit faire la matière d'un autre volume, qui doit être écrit par M. Ferdinand Denis, si savant dans tout ce qui touche la littérature et l'histoire de ce pays. Nous ne rapporterons donc que les faits liés à l'histoire d'Espagne d'une manière trop intime pour qu'il soit possible de les passer sous silence.

propriétés, en protégeant les bourgeois et les laboureurs contre les gens de guerre naturellement enclins au pillage et à la violence. On raconte que, dans les premières années de son règne, un guerrier de sang noble, un de ceux qu'en Espagne on appelle ordinairement infançons, se confiant en ce que son manoir, situé au fond de la Galice, se trouvait éloigné de la résidence du roi, et en ce qu'on vivait dans des temps de trouble, s'empara de la propriété d'un laboureur. Engagé, par le gouverneur de la province à restituer ce qu'il avait usurpé, il ne tint nul compte de cet avertissement. Le roi dissimula pendant quelque temps; puis il partit secrètement pour la Galice, se déguisa pour faire la route; afin qu'on ne pût être averti de sa venue; et, dès qu'il fut arrivé, il fit subitement investir le château de l'infançon. Celui-ci, qui n'était pas préparé à se défendre, essaya inutilement de fuir. Il fut arrêté; fut pendu à la porte de son manoir, et cet exemple de sévérité apprit au peuple qu'il pouvait compter sur la justice de son roi.

Alphonse ne fut pas plutôt mort que les musulmans reprirent courage. Ils recouvrèrent les villes d'Andujar et de Baéza. Depuis l'année 1152, ils avaient fait d'inutiles efforts pour reprendre Almérie. Ils la reconquirent dans l'année qui suivit la mort de l'empereur. Ce qui restait d'Almoravides, privé de l'appui d'Alphonse, ne put résister longtemps à l'ascendant des Almohades. En l'année 557 de l'hégire (1161 de J. C.), Grenade fut prise par les troupes d'Abd-el-Moumen, et les derniers débris des Almoravides se retirèrent à Majorque où la prévoyance de Ben-Gania leur avait ménagé une retraite. Depuis la bataille de Zalaca qui avait établi leur domination, jusqu'à la prise de Grenade, il ne s'était écoulé que les trois quarts d'un siècle, et cette puissance, si redoutable à son début, s'évanouit comme elle s'était formée; à la voix d'un fourbe ou d'un fanatique.

RÈGNE ET MORT DE SANCHO LE REGRETTÉ. — TROUBLES DANS LE ROYAUME A L'OCCASION DE LA MINORITÉ D'ALPHONSE VIII. — RIVALITÉ ENTRE LES LARA ET LES CASTRO. — LE ROI FERDINAND ENTRE EN CASTILLE. — MORT DE RAMON BERENGER. — LE FAUX ALPHONSE LE BATAILLEUR. — LA REINE PÉTRONILLE ABDIQUE EN FAVEUR DE SON FILS ALPHONSE II. — ABD-EL-MOUMEN VIENT EN ESPAGNE. — SA MORT. — SON FILS YOUSSEUF-BEN-YACOB LUI SUCCEDE. — GUERRE ENTRE LES ALMOHADES ET LES MUSULMANS DE VALENCE.

Après la mort de l'empereur Alphonse, don Sancho et don Ferdinand se mirent en possession des Etats qu'il avait assignés à chacun d'eux. Ferdinand eut la Galice, les Asturies et le royaume de Léon. Sancho, qui était l'aîné, eut la Castille avec le royaume de Tolède et la Rioja. Héritiers des qualités de leur père, ils eurent tous les deux les qualités qui font un bon administrateur pendant la paix; réunies aux talents d'un homme de guerre. Cependant, Sancho était d'un caractère plus doux et plus affable; et lorsqu'une fin prématurée vint l'enlever à l'amour de ses sujets, le peuple lui donna le surnom de Sancho le Regretté (*el Deseado*). Don Ferdinand, au contraire, était d'un naturel soupçonneux; et comme il se méfiait de son frère, aussitôt qu'il connut la mort d'Alphonse, et avant même que les derniers honneurs lui eussent été rendus, il courut à Léon pour prendre possession de son royaume, tandis que don Sancho s'empressait de se rendre à Fresnada avec les grands et les prélats. Ce fut celui-ci qui fit porter en grande pompe le corps d'Alphonse à Tolède, et qui le fit ensevelir dans la cathédrale de cette ville.

Sancho Garcez, qui était alors roi de Navarre, et auquel son érudition a fait donner le surnom de savant, voyant les Etats d'Alphonse morcelés, crut que l'occasion était favorable pour recouvrer la Rioja, qui, depuis le partage fait par Sancho le Grand, n'avait cessé d'être un sujet de contestation entre la Navarre et la Castille, et de laquelle Alphonse l'empereur s'était

emparé à la mort d'Alphonse le Batailleur. D'un autre côté, les Almohades ne laissaient pas de repos au roi de Castille, et lui enlevaient chaque jour quelque une des places conquises par son père. Sancho III pensa que, de ces deux ennemis, le roi de Navarre était celui qu'il était plus urgent de repousser. Il s'occupait donc à rassembler des hommes et de l'argent pour commencer la guerre, lorsqu'une heureuse circonstance amena dans ses États Ponce, comte de la Minerva, un des premiers seigneurs de Léon. Il avait été pagé d'armes de l'empereur Alphonse. Il se réfugiait en Castille, parce qu'il avait été offensé par le roi Ferdinand, qui, trompé par de faux rapports, lui avait enlevé ses honneurs et ses domaines. Il passait pour un des meilleurs capitaines de son époque. Don Sancho lui confia le commandement de son armée, et le chargea de faire la guerre au roi de Navarre. Le comte ayant repris en peu de jours, aux Navarrais, les villes qu'ils avaient enlevées, leur livra deux batailles, et resta deux fois victorieux; ensuite il revint à Burgos, et le roi Sancho, après l'avoir comblé d'éloges, voulut lui faire restituer les domaines et les dignités dont Ferdinand l'avait dépouillé. Sancho entra donc avec son armée dans les États de son frère; mais celui-ci vint le trouver et promit de rendre justice au comte de la Minerva. Il offrit en même temps de prêter au roi de Castille foi et hommage; ce que Sancho refusa, en répondant que le fils de l'empereur ne pouvait être le sujet ni le vassal de personne.

Ces succès contre la Navarre, ces arrangements avec le royaume de Léon n'empêchaient pas la Castille d'être vivement attaquée par les musulmans. La ville de Calatrava, conquise par Alphonse VII, était principalement menacée. C'est à cette occasion que fut fondé l'ordre des chevaliers de Calatrava (*).

(*) On trouvera plus bas plus de détails sur cette fondation, dans un chapitre con-

Don Sancho s'appretait à porter la guerre dans les États musulmans, lorsque sa femme périt le 24 juin 1158. Cette perte causa une grande douleur au roi. Il tomba malade et mourut le dernier jour d'août, après un règne d'un an et onze jours. Ce malheur plongea la Castille dans de longues dissensions intestines. Il ne laissait qu'un enfant, nommé Alphonse, à peine âgé de quatre ans. Par son testament, il lui avait nommé pour tuteur don Gutierre de Castro, que lui-même il avait eu pour gouverneur. Une autre disposition du même acte prescrivait de laisser aux seigneurs les villes et les châteaux dont la garde leur était confiée. Elle ne pouvait leur être ôtée qu'à la majorité du roi, c'est-à-dire lorsque le jeune Alphonse aurait atteint sa quinzième année. Sancho avait inséré cette clause dans son testament, afin d'empêcher qu'on ne dépouillât de leur état les seigneurs qui l'avaient servi, ceux qui avaient servi son père, et que le tuteur qu'il donnait à son fils ne pût, en les remplaçant par ses propres créatures, s'assurer le moyen d'usurper la couronne. Cette mesure de défiance ne pouvait manquer d'avoir bientôt des conséquences funestes. Une minorité est toujours un temps de trouble. Les ambitions, qui ne sont plus comprimées par la supériorité incontestée que donne l'autorité royale, travaillent sans relâche à bouleverser le pays. Chacun se croit capable d'exercer les premières charges, et se prétend des droits pour les obtenir. Cette soif des honneurs, cette fureur de s'élever, qui, dans les temps ordinaires, fait déjà bouillonner tant de têtes, reçoit un nouveau degré d'activité. Alors, pour assurer la tranquillité de l'État, il faudrait un pouvoir ferme et solidement établi. Mais, rendre les gouverneurs des villes inamovibles, c'était ôter à celui qui régissait l'État le moyen de punir leur désobéissance, de contenir leur mauvais vouloir, de

sacré aux différents ordres militaires établis en Espagne.

châtier leur rébellion ; c'était rendre tout gouvernement impossible, enlever toute force, toute énergie au pouvoir ; c'était le déconsidérer et le placer dans un état continuel de suspicion. Telles étaient cependant les conséquences que le testament de Sancho devait avoir : elles ne tardèrent pas à se faire sentir. A cette époque, deux familles puissantes par leurs richesses, par leurs alliances, par l'étendue de leurs domaines, l'emportaient sur toutes les autres maisons de la Castille. C'étaient celle des Lara et celle des Castro. Le plus important parmi les Castro était don Gutierre, à qui l'éducation du jeune roi était confiée. Il n'avait pas d'enfants ; mais son frère, Rodrigo de Castro, avait quatre fils, don Fernan, don Alvar, don Pedro et don Gutierre. Il avait aussi une fille, mariée à don Alvar de Gusman. Les Lara étaient trois frères, don Manrique, don Alvar et don Muño. Ils possédaient sur les bords du Duero des domaines d'une grande importance. Leur mère, nommée dona Aba, avait été mariée en premières noces au comte Garcia de Cabra, celui qui était mort en couvrant de son corps l'infant don Sancho. Elle avait eu de lui un fils appelé Garcia Acia (*), qui se trouvait ainsi le frère utérin des seigneurs de Lara.

Les Lara furent vivement blessés de voir la régence confiée à don Gutierre, ils s'en plaignirent en public, et ajoutèrent en secret que c'étaient maintenant les Castro qui régnaient ; mais qu'ils sauraient bien empêcher que le pouvoir impérial fût exercé par d'autres que par leur souverain naturel. Ils laissèrent si facilement deviner que leur intention était de prendre les armes, que don Gutierre faisant passer le bien du pays avant son propre intérêt, consentit à se dessaisir de la tutelle qui lui avait été confiée. Il remit la personne du jeune roi à Garcia Acia. Mais celui-ci ne se sentant pas, sans doute, toute l'habileté que les circonstances exigeaient, livra le jeune roi à don Manrique de Lara. Ce fut alors le

tour des Castro de se récrier ; ils se plaignirent de cette substitution ; ils voulurent ressaisir le pouvoir qu'ils avaient volontairement laissé échapper. Ce fut en vain que Gutierre vint, aux termes du testament de Sancho, réclamer la tutelle qui lui avait été déferée ; ses adversaires ne tinrent nul compte de ses réclamations. De toute part, on courut aux armes. Ce n'était dans le royaume que trouble et qu'agitation. Alors don Ferdinand de Léon, soit qu'il espérât tirer quelque profit de ces discordes, soit qu'il n'agit qu'avec de bonnes intentions, et pour rétablir la paix en Castille, entra dans ce royaume à la tête d'une armée, et commença par dévaster les bords du Duero, où les Lara avaient la plus grande partie de leurs domaines. Don Manrique se hâta d'emmener le jeune Alphonse à Soria, pour l'y tenir loin du théâtre et des dangers de la guerre. Dans ces entre-faites, don Gutierre vint à mourir, et son adversaire, rendu plus hardi par cette circonstance, voulut dépouiller tous les Castro des places dont ils avaient le commandement ; mais ceux-ci refusèrent de les rendre, en invoquant les termes du testament de Sancho. Cette résistance excita la colère de Manrique, et pour montrer jusqu'où son ressentiment pouvait aller il fit déterrer le cadavre de Gutierre, et voulut qu'on lui fit son procès comme à un coupable de lèse-majesté. Mais le succès trompa son attente : les juges refusèrent de prononcer une sentence contre don Gutierre de Castro, et ils ordonnèrent que son corps fût reporté au couvent de San Christoval de Encas, dont on l'avait arraché.

Cependant l'armée de Ferdinand parcourait librement la Castille, où personne n'était en état de lui résister, et don Manrique, effrayé des maux qui menaçaient le pays, promit de remettre à ce prince la personne d'Alphonse et l'administration de son royaume, à condition qu'il serait pris des engagements pour assurer qu'à l'expiration de la tutelle tous les États du jeune roi lui seraient rendus. Pour confir-

(*) Suivant Ferreras, Garcia de Aza.